

Et voici que maintenant des choses étrangères se mêlaient à sa douleur. Des choses matérielles dont elle avait honte, qui lui mettaient le rouge au front et la faisaient crier de remords.

— Mon oncle, mon bon oncle, gémissait-elle, pardonnez-moi. Je vous aime... je vous aime... mais je ne suis pas brave... J'ai peur de la pauvreté. Oh! oncle Pierre, vous ne m'avez pas tout repris! Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! Ce Gaston de Mérance que vous ne connaissiez pas, vous ne pouviez pas l'aimer tant que moi, vous ne m'avez pas dépouillée pour lui? Oncle Pierre, sanglotait-elle, faites que cela ne soit pas!...

Elle souffrait, devant le lit de mort de son oncle, d'une double et bien différente souffrance. Regret de voir disparaître la seule affection de sa vie (que l'image du beau Carlo était loin de son esprit à cette minute) — et regret désespéré de perdre les biens de ce monde. Ce luxe dont elle avait été environnée dès son enfance, ce fleuve d'or qui, intarissable, coulait entre ses doigts, il y faudrait donc renoncer?

Était-il possible que son oncle, si bon, si généreux, l'eût condamnée à une telle destinée? Si souvent, à Rio, devant leurs amis, comme devant les étrangers, il avait laissé comprendre qu'après lui, tout ce qu'il possédait passerait dans les mains de France del Rica!

Elle était sa fille, sa vraie fille, aussi bien que si les liens du sang les unissaient. Ne l'avait-il pas créée, moralement, intellectuellement? jusqu'à son nom qu'il lui avait choisi, pour la rendre siennne un peu plus, pour qu'elle aime cette terre lointaine dont il souhaitait qu'elle fit une patrie d'élection.

Et soudain la jeune fille se prit à détester ce Gaston de Mérance, qui, à travers le voile dont l'inconnu le revêtait encore, faisait figure de voleur.

D'où venait-il? où était-il? et pourquoi même existait-il? en vertu de quelle raison y avait-il au monde un Mérance — un héritier direct, c'est vrai — mais un intrus tout de même — et surtout, "un indésirable" qui ne surgissait tout d'un coup dans la vie de France, cette vie si douce, si unie, si charmante, que pour la désoler et la peupler de ruines?

— Comment serait-il? Un cousin, avait dit le notaire. Alors, déjà vieux sans doute. Peut-être était-il marié, chargé d'enfant, sans fortune et allait-il accueillir cet héritage comme une bénédiction du ciel.

D'ailleurs, riche ou pauvre, refuse-t-on des millions! Peut-être, lui serait-il fait une petite part... L'oncle Pierre avait agi sans doute par esprit de famille, instinct de la race; il avait pensé qu'en toute justice, seul, un de Mérance pouvait recueillir tous ses biens. Mais il ne pouvait pas, tout d'un coup, l'avoir effacée de sa vie, de son cœur; il l'aimait tant!

Allons, elle était folle d'imaginer des horreurs pareilles. Pourquoi n'était-il pas logique de penser que de son immense fortune, le vieillard avait fait deux parts?

L'espoir, de nouveau, inonda le cœur de France. Elle se revit, reine encore, continuant à presser entre ses bras toutes les félicités terrestres.

L'image de Carlos se dressa devant ses yeux. Dans son immense douleur et parmi ses préoccupations matérielles, elle l'avait totalement oublié.

Le doute, — un doute qui la déchira une minute, — effleura son esprit.

— Il n'a rien... ou presque. Unir nos deux misères ce serait fou. Et pourtant! Renoncer à lui... le pourrais-je?

Le souvenir lui revint, vivace et frémissant, de leur jeune amour, des bras de Carlos, noués à sa taille, de ses baisers, de la câlinerie de sa voix, de ses yeux sombres au passionné regard. Perdre tout cela!... non, non!...

Ecroulée aux pieds du lit où le vieillard dormait son éternel sommeil, France implorait:

— Oncle Pierre, oh! Oncle Pierre, ne m'abandonnez pas tout à fait!

La porte s'ouvrit doucement; la robe noire d'une religieuse effleura le parquet ciré. Entre ses doigts, les grains de chapelet de buis tintèrent.

La jeune fille releva son visage baigné de larmes; elle s'inclina devant l'humble servante de Dieu.

— Je vous ai priée de venir, ma sœur, dit-elle en raffermissant le son de sa voix, pour que vous me remplaciez, du-

rant une courte absence que je suis obligée de faire, auprès de celui qui fut à lui seul toute ma famille... tout ce que j'aimais en ce monde...

De nouveau, France s'émut; ses yeux se remplirent de pleurs.

— Allez, mon enfant, je veillerai sur lui, promit la religieuse. Je prierai pour lui.

Et, maternelle, elle ajouta:

— Et pour vous.

Cette prière, dont la jeune fille ne se fut guère souciee en ses heures de bonheur, voici qu'à cet instant pathétique où elle marchait vers un destin inconnu, et peut-être cruel, elle en ressentit tout d'un coup la douceur et l'inattendu réconfort. Elle effleura de ses lèvres la Croix que lui tendait la sœur de Charité et murmurant un merci confus, elle sortit de la chambre.



Gaston de Mérance traversait le hall de l'hôtel pour rejoindre son ami au café de la Restauration, ainsi qu'il avait l'habitude, chaque soir, vers les cinq heures, lorsque au passage devant la loge du concierge, celui-ci l'arrêta:

— On vient d'apporter ceci pour Monsieur, dit-il tendant sur un plateau laqué, une enveloppe banale, dont l'un des coins portait le sceau d'un homme d'affaires.

— Étude de Me Chauvin, notaire à Vichy.

Si surpris était le jeune homme que les mots dansaient devant ses yeux et il n'en lisait pas la moitié. D'un geste prompt, il déchira le frêle papier, déplia la feuille et lut, avec une stupéfaction croissante:

"Monsieur,

"J'ai la pénible mission de vous annoncer le décès, survenu à Vichy, hôtel de Bellevue, de M. Pierre de Mérance, votre cousin, domicilié habituellement à Rio-de-Janeiro (Brésil). Je vous prie de vouloir bien vous rendre en mon étude, ce soir, à cinq heures, pour assister à la lecture du testament que M. Pierre de Mérance m'avait confié, il y a peu de jours, et que j'ai ordre d'ouvrir immédiatement après sa mort.

"Agréez, Monsieur, mes respectueuses salutations."

Ayant lu jusqu'au bout, puis relu cette missive inattendue, le jeune docteur consulta sa montre de poignet: elle marquait la demie de quatre heures.

— J'ai le temps, songea-t-il, mais mieux vaut que j'arrive en avance, le notaire me mettra au courant de cette fantastique histoire.

Sur le seuil de la porte, il se heurta presque à Jacques Lardy.

— Je venais te chercher, expliqua celui-ci. Pour un soir, changement de programme. Veux-tu canoter sur l'Allier. Ce sera moins déprimant que la musique de la "Restauration". J'ai constaté qu'elle avait sur toi un effet déplorable: elle te mélancolise, te déprime...

— Mon cher ami, coupa brusquement Gaston de Mérance, pour aujourd'hui pas de Restauration et pas de canotage sur l'Allier, du moins en ce qui me concerne. Tiens, lis ceci.

Et il tendit à Jacques la lettre du notaire.

— Curieux, très curieux, déclara le jeune homme. Le connaissais-tu, ce cousin d'Amérique?

— Pas le moins du monde. Et je n'ai pas souvenir d'en avoir entendu parler chez moi. Je n'ai gardé qu'une mémoire bien vague de ce qui fut ma vie d'enfance lorsque mon père vivait; ma mère, avec laquelle je causais si intimement, qui m'a tout dit de sa jeunesse, de sa famille, de son passé, comment se fait-il que ma mère n'ait jamais parlé de ce Pierre de Mérance?

Il se tut. L'image de la morte flottait devant ses yeux. Il la revoyait avec son beau visage pâli, ses yeux de myosotis que le temps avait fané, son sourire un peu las et le voile de mélancolie répandu sur ses traits.

D'où lui venait cette tristesse dont elle ne s'était jamais dépouillée?

Sans doute de son veuvage trop précoce, de cette solitude que la vie lui avait fait trop tôt.

Ainsi pensait Gaston de Mérance; mais les secrets des mères ne regardent pas les grands fils.

Sur le doux amour de ses seize ans, sur le rêve déçu et les premières larmes versées, France de Mérance était restée muette. Jamais ses lèvres ne s'étaient ouvertes pour prononcer le nom de Pierre. Le fiancé coupable dans cette âme reprise, n'avait plus été qu'un mort lointain que l'on ne pleure même pas.

— Le notaire te fait appeler, mon cher! Le jeune docteur eut un geste d'indifférence.

— Oh! l'argent!

— Oui, je sais; tu en as le saint mépris.

Et tu vas accueillir sans joie ce cadeau merveilleux. Allons, une fois de plus, le destin s'est trompé: c'est à moi qu'il eût dû envoyer un oncle d'Amérique.

— Tu l'eusses certainement apprécié mieux que je ne saurais le faire. Que veux-tu, actuellement, une seule chose me tient au cœur.

— Retrouver l'"Inconnue"?... Poète!...

— Chacun sa chimère, murmura Gaston; la mienne est assez belle pour que je m'en grise.

Tout en causant, ils avaient gagné la rue et, sans y prendre garde, étaient arrivés tout proche de la maison occupée par Me Chauvin.

— Je te laisse, dit Jacques, après avoir serré la main de son camarade. Rendez-vous, ce soir, à la Restauration. N'oublie pas que je suis un vieux curieux et que j'ai hâte de connaître le dénouement de cette histoire rocambolesque.

— Sois sans inquiétude, promit Gaston en riant. Je n'ai pas de secret pour toi: tu sauras tout.

— J'y compte bien.

Ils se quittèrent. L'un pour aller vers les rives fraîches de l'Allier; l'autre pour marcher, — sans le savoir, — vers sa destinée.

Fort évidemment, il était attendu car, à l'énoncé de son nom, le clerc qui l'avait introduit dans la première étude lui ouvrit toutes grandes les portes du bureau particulier de Me Chauvin.

— M. Gaston de Mérance? fit celui-ci en se levant à l'approche du visiteur.

— Parfaitement; Maître Chauvin?

— C'est moi-même. Veuillez donc vous asseoir, Monsieur, et si vous le voulez bien je vais vous mettre au courant de l'entretien que j'eus avec votre oncle — ou cousin, — M. Pierre de Mérance, quelques jours avant sa mort. Cela en attendant l'arrivée qui ne saurait tarder — de Mlle del Rica, la nièce — mieux: la fille adoptive du défunt.

— Allons, songea le jeune homme, il y a une fille adoptive, je n'hérite donc qu'en partie. Tant mieux, cet argent, par avance, me pesait, je serai peut-être libre de le refuser au profit de cette inconnue.

Et tout haut, il ajouta:

— Dites-moi tout ce que vous savez, Maître. Vous me voyez aussi surpris que possible, car j'ignorais jusqu'à l'existence de ce cousin d'Amérique. Je pensais être le seul à porter le nom de Mérance.

— Celui-ci s'exila à la suite d'une folie de jeunesse, qu'il a devant moi déplorée, sans cependant me donner la moindre précision. De ce vieux péché, sans doute n'aimait-il guère à se souvenir. Il m'a dit seulement qu'après avoir connu des heures pénibles, des privations et presque la misère, le travail l'avait sauvé et racheté. Devenu riche, marié à une héritière de Rio, heureux enfin, le sort s'était de nouveau acharné contre lui. De toute sa famille, rien ne lui restait qu'une nièce de sa femme, orpheline et pauvre, dont il avait fait son enfant d'élection.

— C'est donc elle qui hérite? questionna le jeune homme.

— Nullement, vous êtes institué le légataire universel, à seule obligation de votre part, de remplir certaines clauses qui vous seront révélées par la lecture du testament.

Le notaire se tut. Gaston de Mérance songeait. Le silence enveloppa la pièce austère. On n'entendit plus que le bruit des plumes des petits clercs qui, dans le bureau à côté, noircissaient du papier timbré.

Et tout d'un coup, une porte s'ouvrit; il y eut un murmure de voix; un parfum subtil, léger, s'insinua dans la pièce, enveloppa les deux hommes... un parfum dont l'arôme trop connu fit tressaillir Gaston de Mérance.

— Se pourrait-il... lui suggéra soudain son imagination affolée.

Et France apparut, — quatrième et radieuse vision, — qui, cette fois, demeurait là, bien réelle, sous les yeux charmés du jeune docteur.

De saisissement, il avait failli crier.

Elle! c'était Elle! la belle casquée d'or fauve, qu'il avait aperçue un soir, marchant, comme une princesse de légende sous le scintillement des étoiles, dans le parfum des roses pourpre et des Jasmins. Elle! dont il avait entrevu le fin profil dans l'ombre d'une voiture somptueuse ouatée de blanc. Elle! dont il avait suivi le pur sillage, à travers une foule banale, dans le dédale compliqué des salons et jusque sur la blanche terrasse sous le frissonnement des grands palmiers.

Elle était là. Il pouvait s'enivrer de sa beauté, emplir ses narines du fin parfum qui s'exhalait de ses vêtements, de ses cheveux, de sa chair.

L'avoir tant cherchée, tant désirée, et la retrouver là, dans une banale étude de notaire, à un moment où il s'y attendait si peu! L'approcher, pour la première fois, dans un décor sans grâce et sans beauté! Lui parler, pour de vulgaires questions d'intérêt, alors qu'il aurait voulu, devant une telle merveille, n'avoir aux lèvres que des mots d'adoration, et les prononcer sous la magie des étoiles ou dans l'enchantement de jardins fleuris!

Comme en un rêve, il entendit le notaire énoncer la même formule dont il s'était servi pour lui-même:

— Mlle del Rica?

Elle répondit — comme il avait répondu.

— Parfaitement.

— Veuillez vous asseoir, Mademoiselle, reprit gravement le notaire. Suivant les ordres formels que j'ai reçus, je vais vous donner lecture du testament de M. Pierre de Mérance. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter M. le docteur Gaston de Mérance, cousin, héritier et exécuteur testamentaire du défunt.

Les beaux yeux de la jeune fille, ces yeux qui semblaient deux scintillantes émeraudes, se levèrent vers l'homme debout à ses côtés.

Une minute elle parut scruter le visage, chercher à deviner l'âme sous le masque impassible, et ses traits durcis ne se détendirent pas. Aucun sourire n'effleura ses lèvres. Sans un mot, en un geste banal de simple politesse mondaine, elle tendit au jeune homme une petite main gantée de noir.

Il la serra à peine, troublé jusqu'au plus profond de son être, ayant oublié le reste du monde, et jusqu'à la cause qui l'avait amené dans cette étude de notaire.

La voix de Me Chauvin s'élevait soudain le rappela aux réalités. Méthodiquement avec des gestes précis et une lenteur calculée, l'homme d'affaires ouvrit l'enveloppe scellée de cachets de cire. Il en retira la large feuille de papier, l'ouvrit, et articulant fort bien chaque mot, pesant sur chaque phrase, il commença à lire:

"Ceci est mon testament:

"Je donne et lègue toute ma fortune mobilière et immobilière, mes terres, mes maisons de Rio-de-Janeiro, et les fonds déposés en banque, à mon seul parent, Gaston de Mérance, docteur en médecine, fils de ma cousine, France de Mérance, domiciliée à Bordeaux, à seule condition qu'il épousera ma petite-nièce France del Rica, qui ainsi continuera à disposer de la fortune à laquelle je l'avais habituée.

"Si les deux intéressés — ou l'un ou l'autre — refusent ce mariage, tout ce que je possède reviendra par moitié aux villes de Bordeaux et de Rio-de-Janeiro.

"S'ils acceptent, mais que pour des raisons sérieuses, la vie commune ne leur soit pas possible, pour des raisons de caractère ou de sentiment, je les autorise à briser le lien qui les unissait, mais cela seulement au bout de trois ans de mariage. Ils se partageront alors ma fortune par moitié.

"Si, comme je l'espère, ils sont parfaitement heureux et au bout de trois ans ne déchirent pas le pacte conjugal, je prie Me Chauvin — ou son successeur — de remettre à ce moment-là à Madame Gaston de Mérance la lettre ci-contre, cachetée et également scellée de mes armes.

"Quant à mon corps, je désire qu'il soit ramené à Bordeaux, dans le caveau de fa-